

Les armes en Aïkido

Dans le paysage de l'Aïkido français, Tamura Nobuyoshi, 8ème dan de l'Aïkikai tient une place exceptionnelle. Disciple de Morihei Ueshiba dont il fut uchi-dechi, il reçut la mission de diffuser l'Aïkido en Europe. Le sens profond de son enseignement ne peut donc qu'être fidèle à celui du Grand Maître. Mais quelle est la place des armes dans l'enseignement de Tamura senseï ? Sa vision de la pratique en est-elle influencée ?

Par Jacques Bonemaison shihan, *Hors Série Karaté Bushido n°12, Avril 2001*
www.dojoshinkai.org

L'art du sabre, de la lance, du combat à mains nues, sont pratiquement aussi anciens que l'homme, qui a toujours eu besoin de se défendre contre les agressions extérieures et de chasser pour assurer sa subsistance et celle de sa tribu. Il inventa d'abord des armes grossières puis forgea, au fil de l'expérience, les meilleures techniques de maniement. Les armes elles-mêmes se perfectionnèrent et s'affinèrent. La technique s'affina, mais corrélativement, l'intuition de l'acte juste demeurait pour le guerrier un élément primordial qui le conduisait sur le chemin de l'initiation. Les outils sont devenus de plus en plus sophistiqués, sans que la conscience de l'homme ne suive, au point qu'aujourd'hui le maniement de ces armes ne fait plus appel aux valeurs fondamentales du guerrier traditionnel. Ainsi, la bombe atomique qui anéantit la ville d'Hiroshima avec les résultats les plus désastreux que l'histoire de l'homme ait connus, fut lancée d'un avion dont le pilote n'avait même pas connaissance de ce qu'il lâchait... Au même moment, O'Senseï développait son Aïkido et utilisait des armes aussi anciennes que le Sabre, le Bokken ou le Jo... Alors, quelle place donner aujourd'hui à ces armes « désuètes » ? Et pour reprendre la question posée : Tamura senseï, relais naturel entre l'Aïkido de O'Senseï et notre pratique à l'aube de ce millénaire, quelle place et quel sens leur donne-t-il dans son Enseignement ?

Ce qu'il est possible de percevoir et ressentir de l'enseignement de Tamura senseï.



Personne ne peut déceimment donner la vision de Tamura senseï, que ce soit sur « l'Aïkido et les armes » ou sur tel ou tel autre point, sauf Tamura Senseï lui-même, qui, comme tout senseï, ne donne jamais la « becquée » avec un « décorticage rassurant » s'apparentant à des recettes de pédagogie dignes de notre temps, aux fins d'assurer notre progression à notre place. Pour connaître la saveur d'un mets, ne faut-il pas le mâcher soi-même ? Pour l'heure, il m'appartient seulement d'exprimer ce que personnellement je perçois et ressens de son enseignement, expression qui n'engage que moi-même, sachant que pour une même chose il existe trois visions possibles : la vision superficielle, la vision profonde, la troisième, à la fois la plus inaccessible et la plus essentielle et à laquelle Tamura senseï nous convie : « voir ce qui est invisible ». Dégageons nous des fantômes de la confusion. L'homme est naturellement porté à se méfier de ce qu'il ne connaît pas, dès lors, il est de coutume dans le monde moderne occidental de considérer seulement le domaine visible, le matériel, le mécanique, et ne voir dans toute arme qu'un instrument de combat avec son aspect exclusivement utilitaire, au même titre que l'outillage des guerres modernes. Pourtant l'arme, de tout temps, est porteuse de symboles. L'épée de bois elle-même remonte à un passé fort lointain puisqu'elle figure parmi les objets utilisés lors des cérémonies religieuses par les Brahmanes dans l'Inde ancienne... où elle est assimilée symboliquement au rayon solaire. De même, les Scythes représentaient la Divinité par une épée plantée en terre au sommet d'un tertre. Plus proche de nous, dans l'imagerie médiévale où l'on adorait jouer avec les mots, il y avait un rapport constant entre « la lame » et « l'âme »... La lame servait à trancher nos craintes, nos propres énergies négatives. Pour le chevalier, l'action donnait force à l'âme et son savoir s'acquerrait, non par l'intellect, mais bien par les sensations. Et pour nous, Aïkidokas, est-il utile de souligner la place du sabre dans la mythologie Shinto, et ce qu'il représente dans notre Dojo lorsqu'il est placé au Kamiza ? L'épée n'a donc nulle part été réduite à un instrument de combat comme on pourrait le croire si l'on s'en tenait à son sens le plus immédiatement apparent. Quant à la lance, elle représente l'axe du monde. Chez les Grecs, la lance d'Achille passait même pour guérir les blessures qu'elle avait causées. Et... plus proche de nous, Aïkidokas... dans la mythologie Shinto, c'est en maniant une lance que les deux Kami « Izanagi et Izanami » créèrent la Terre. (Peut-être faut-il voir ici le mobile pour lequel O'Senseï utilisait le Jo comme une lance ?) Ainsi donc, ceux qui prétendraient n'attribuer aux armes qu'un sens matériel, seraient bien éloignés de la vérité, et il est facile de comprendre que cet aspect traditionnel, non seulement ne peut qu'être intégré dans la pratique de l'Aïkido, mais qu'il se situe immédiatement à un niveau très subtil.

Les armes en Aïkido : une place spécifique

La place que l'on accorde aux armes, ainsi que l'usage qui leur est réservé durant la pratique, sont tout à fait spécifiques à l'Aïkido. Si en Kendo, par exemple, l'on adapte le corps et l'arme, force est de constater que la démarche est toute différente pour l'aïkidoka dont le mouvement part de son centre, le seïka tanden, et l'arme en est la continuité. Le corps donne vie au sabre. La démarche est donc différente au départ. Peut-être, au bout du chemin, les deux visions se rejoignent-elles, mais il apparaît essentiel que tout pratiquant d'Aïkido soit bien conscient que, dès l'instant où il prend son Bokken, il dispose d'un instrument privilégié avec lequel il se retrouve lui-même, solitaire, comme dans une intimité secrète, pour un exercice dont l'objectif ne consiste aucunement à vaincre « l'autre ». En tant que Référence, et à travers ce qui nous est désormais offert à savoir la visualisation de films, nous pouvons observer ce qui émane des mouvements réalisés et vécus par O'Senseï, et nous laisser imprégner par ce qui s'en dégage. De même, chez Tamura senseï, exemple vivant de cette filiation, l'Unité qu'il fonde entre lui-même et l'arme qu'il tient entre ses mains est particulièrement perceptible. Aucune tension, une totale disponibilité et une très grande présence s'imposent devant nous, partenaires devenus désormais inopérants ; il semble être avec nous sans être avec nous,

tout en posant une exigence supplémentaire, celle de travailler sur le fil du Katana, afin sans doute de mettre en exergue nos propres excès ou nos manques, ceux que nous avons tout autant à mains nues, mais dont la manifestation est sanctionnée ici de façon rédhitoire : son mouvement, lorsqu'il jaillit, rappelle l'éclair qui fissure dans l'orage le ciel noir... et l'illumine. Lors de ces exercices, Tamura senseï conseille d'intercaler le travail à mains nues de façon à comprendre la relation avec les armes par l'intermédiaire du corps.

Pratiquer avec le cœur

A force de répéter, les techniques tendent à devenir une «habitude». Le risque est de se contenter d'apprendre des gestes, ce qui, à l'évidence, demeure stérile. S'enfermer à vouloir apprendre des mouvements qui sont morts, avec comme référence des clichés rigides, rendrait la pratique fastidieuse. Il est important que dans chaque Dojo, l'enseignant veille à ce que la pratique se face dans la joie. **Rien ne peut s'apprendre sans plaisir**, y compris avec une arme; pratiquer avec une arme n'a jamais signifié remplacer plaisir par ennui, tristesse, ou lassitude, même si la concentration s'avère nécessaire. On imagine généralement que l'aptitude à se concentrer dépend de qualités ou de dispositions particulières. En réalité, si une fleur est belle, l'esprit se concentre tout naturellement sur sa beauté. Si, par contre, elle est peu attirante, il ne restera pas concentré dessus, car nul ne demeure fixé sur une chose laide ou qui ne procure pas de bonheur... **Tout esprit dispose, en réalité, d'un pouvoir de concentration illimité**, et point n'est besoin d'acquérir une quelconque attitude de concentration puisqu'elle est déjà là potentiellement ; il suffit de créer les conditions pour qu'elle émerge de soi. (C'est ici que le rôle de l'enseignant devient tout à fait essentiel.) Dans cette atmosphère, il importe, et dès le premier cours, de pratiquer, comme le précisait O'Senseï, « avec la conscience des grands principes » ! S'attacher à une vision globale du mouvement donne une tout autre dimension, que l'addition de détails plus ou moins savamment élaborés ne saurait atteindre. C'est peut-être le premier grand principe sans l'application duquel des erreurs grossières de jugement sont à prévoir. N'est-il pas consternant de noter que notre virtuose de musique, Giuseppe Verdi se vit refuser l'accès au conservatoire de Milan, au motif que ses mains étaient positionnées de façon... inadéquate... N'est-il pas vrai que les grandes œuvres d'art ont toujours été créées par-delà la technique, et les grandes découvertes dépassent chaque fois les principes érigés en techniques du moment ? Sans doute, les techniques de combat diffèrent-elles entre elles, la pluralité des écoles étant là pour en attester l'évidence, mais **il ne peut y avoir d'acte juste que si «waza» (la technique), le ki et l'attitude de la conscience forment une Unité**. Travailler les trois ensemble donne le recul nécessaire et, à condition de ne pas se figer sur un point particulier, on obtient plus aisément cette vue d'ensemble. On peut alors percevoir que « l'ombre des pins dépend de la clarté de la Lune ». Ainsi, et dès que l'on prend le Bokken et que l'on salue, il importe de pratiquer avec cette optique et regarder simplement **ce que l'on ressent dans l'instant** sans se cristalliser sur un point particulier ou sur un objectif qui serait la fin du mouvement. Une conscience juste est essentielle au mouvement juste du corps. « Si vous l'ignorez, précise Tamura senseï, vous vous écarterez de plus en plus du but fondamental au fur et à mesure que vous avancez dans votre travail. C'est une vérité que vous devez garder constamment au plus profond de votre cœur ». « Si vous intégrez cela dans votre pratique, ajoute-t-il par ailleurs, ne pourriez-vous pas mieux et plus rapidement comprendre ce qu'est l'Aikido ? ». Couper avec le Bokken, c'est « trancher tous les attachements ». On utilise pour cela des exercices afin que les épaules deviennent souples et le Bokken léger. Si l'ego demeure présent, le mouvement se bloque : donc cherchons plutôt à travailler sans ego. Comment ? : « Pétrir le corps, c'est en réalité pétrir le cœur » rappelle Tamura senseï, car « le cœur est incarné dans le corps, et les progrès de l'un influencent l'autre ».

Misogi

Tamura Senseï parle de « Misogi suburi » (Misogi = purification). Cela doit interroger sur la façon de faire les suburi. N'observons-nous pas de ci delà, parfois, des séances de suburi qui s'apparentent plutôt à des marathons, des compétitions déguisées, où les plus « endurants » se lancent dans une guerre d'usure afin que démonstration de « supériorité » soit faite ? Au motif de se faire les muscles et le souffle, c'est l'ego qui se trouve renforcé.... Kodo Sawaki, moine Zen célèbre, aimait à dire que « utiliser le corps uniquement pour l'ego, c'est faire seulement ce que font les oiseaux, les chiens, les chats et les asticots ». Les Enseignants d'Aikido ont, de nos jours aussi, une grande responsabilité, et ne sauraient se contenter d'entraîner le corps et la technique sans développer conjointement la conscience. Un bon aikidoka est autre chose qu'un « animal dressé »... Quand O'Senseï employait le terme « Misogi no Jo »..., le Jo ne devenait-il pas entre ses mains « un instrument de purification » ? « Polir son âme et la rendre lumineuse » tel est le message de Tamura senseï qui nous demande de bien percevoir ce que, dit-il, O'Senseï répétait sans cesse : « L' Aikido est un exercice de purification » « Nous sommes à une époque, souligne toujours Tamura Senseï, où il est devenu plus important de se vaincre soi-même que de vaincre les autres. C'est probablement le premier pas dans la civilisation spirituelle » et il rappelle que « La Victoire juste est la Victoire sur soi-même (Masakatsu Agatsu), et c'est l'Enseignement fondamental de l'Aikido qu'O'Senseï nous a légué ». Est-ce une utopie ? Est-ce une rupture avec le comportement de l'homme au cours de son histoire ? La réponse est peut-être dans ce très ancien proverbe sanskrit : « la réussite des actions, même pour les grands hommes, dépend davantage de la pureté de leur cœur que de leurs moyens d'action ». Dès lors, ni l'influence aliénante de l'action ou les fruits de cette action ne devraient affecter celui qui tranche avec le sabre, ce qui bien sûr ne saurait exclure l'habileté du geste (car l'habileté dans l'exercice signifie précisément que celui qui pratique en tire un grand plaisir, et en même temps demeure libre des conséquences qui peuvent en résulter. Et lorsque la pratique est amenée progressivement du niveau grossier vers des niveaux plus subtils, le bien-être grandit à chaque étape). Il s'agit bien d'avoir une vision juste de l'usage des armes. A l'époque médiévale, les bâtisseurs de cathédrales utilisaient l'équerre et le compas. Aujourd'hui on a recours à des outils sophistiqués dans le seul but de construire des bâtiments, fussent-ils de prestige ! Et l'Arche de la Défense se fissure; la qualité acoustique de l'Opéra Bastille fait l'objet de polémiques et des blocs de béton se sont déjà détachés... tandis que les cathédrales se dressent toujours, magnifiquement, entre ciel et terre... Comme les Compagnons du Moyen Âge, l'aikidoka utilise des outils simples. Comme pour eux, l'œuvre à accomplir est d'une grandeur et d'une profondeur impalpables, et contient toute la beauté du monde : il s'agit là de se construire soi-même, tout comme à l'aide d'une arme on taille le rosier, non pour l'affaiblir ou le détruire mais bien pour éliminer les scories qui dispersent son énergie, et permettre ainsi une meilleure orientation de la sève qui, dépouillée de toute entrave, offre dans son aboutissement la plus sublime des roses.